

À TRAVERS LES NUITS

Du même auteur

ROMANS

Toutes les personnes, Stock, 2023.

24 fois la vérité, Le Tripode, 2021 ; Le Livre de Poche, 2023.

Jeu nouveau, Le Tripode, 2018.

Urbs, Le Tripode, 2013.

Meltzland, Panama, 2007.

Mallarmé et moi, Panama, 2006.

AUTRES

Des vivants (scénario avec Louise Moaty, dessins de Simon Roussin), Éditions 2024, 2021.

La Roue, une histoire politique, Librairie Vuibert, 2020 ; Le Seuil, « Points », 2023.

Lisbonne, voyage imaginaire (avec Nicolas de Crécy), Casterman, 2019.

Suburbs II. Le port de Gênes, Le Tigre, 2013.

De Voyou à Pov' con. Les offenses au chef de l'État de Jules Grévy à Nicolas Sarkozy, Robert Laffont, 2012.

Suburbs I. Autour du fort d'Aubervilliers, Le Tigre, 2012.

Diam's sans jeux de mots, Le Tigre, 2010.

RAPHAËL MELTZ

À TRAVERS LES NUITS

Franz Kafka 1912

Traduction des textes de Kafka
par Odile Demange

BUCHET • CHASTEL

L'ensemble des textes de Franz Kafka (lettres, journaux, fictions) cités dans ce livre a été traduit de l'allemand par Odile Demange, en collaboration avec Raphaël Meltz. Il s'agit de faire entendre en français une seule et unique voix, en respectant autant que possible la langue d'origine, avec son intensité littéraire mais aussi ses aspérités (obscurités, répétitions...).

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2023.

ISBN 978-2-283-03860-4

Prologue

« Un grand feu a été préparé »

C'est un cahier. Un cahier de quatre-vingt-huit pages, au format dit « in-quarto ». Un cahier d'écolier, mais sans lignes. Le papier est crème, recouvert d'une écriture manuscrite, tracée à l'encre noire. Une écriture dynamique, presque dansante, assez large.

C'est écrit en allemand.

C'est le Journal de Franz Kafka. Son sixième cahier, entamé au mois de mai 1912.

Ce jour-là, on est le vendredi 20 septembre 1912.

Tout en bas de la vingt-huitième page, d'une écriture plus petite, plus serrée que d'habitude, Kafka écrit une seule phrase. Une brève phrase :

20. Écrit hier à Löwy et à Mlle Taussig, à Mlle Bauer et à Max aujourd'hui.

Et rien d'autre. Rien d'autre à noter, pour lui, ce jour-là, que l'envoi de ces deux lettres. « Max », c'est bien sûr Max Brod, son ami le plus proche, depuis si longtemps – et pour si longtemps. « Mlle Bauer », c'est Felice Bauer, la jeune Berlinoise que Kafka a rencontrée un mois plus tôt et qui va occuper sa vie dans les cinq années à venir. La lettre à Max est anodine. Pas celle à Felice : c'est la toute première d'une série qui en comptera cinq cent trente-deux.

Et puis deux jours entiers passent. Deux jours, dans son Journal, sans rien d'écrit. Ce qui ne signifie pas forcément sans rien écrire : peut-être travaille-t-il, sur un autre support, cahier ou feuilles volantes, à son projet de roman inabouti qui le tourmente depuis des mois et qui, manifestement, n'avance guère.

Deux jours qui se matérialisent seulement, dans le Journal, par une page qui se tourne. Une nouvelle page qui va finir par se remplir, dimanche soir : le 22 septembre 1912.

En haut de la vingt-neuvième page de son cahier, Franz Kafka, ce soir-là, écrit :

C'était un dimanche matin, par le plus beau des printemps. Georg Bendemann, un jeune commerçant, était assis dans sa chambre, au premier étage d'une des maisons basses, de construction légère, qui s'alignaient le long de la rivière et ne se distinguaient guère les unes des autres que par la hauteur et la couleur.

PROLOGUE

Et il ne s'arrête plus. Il écrit pendant une nuit entière, sur vingt-quatre pages consécutives de son cahier, une longue nouvelle à laquelle il donne aussitôt un titre : *Le Verdict*. Peu de ratures, peu de repentirs, peu d'hésitations : une histoire arrivée « comme une vraie naissance », ainsi qu'il le notera plus tard. C'est la première fois qu'il écrit d'une traite, au cours d'une même nuit, un texte aussi abouti. La première fois ? La dernière, aussi.

Après cette nuit, Kafka ne sera plus le même. Il a enfin atteint « l'enfer éternel des vrais écrivains » qu'il appelait de ses vœux deux mois plus tôt. Et il va y rester un long moment : dans les semaines qui vont suivre, il va écrire le premier de ses trois romans, *Le Disparu*, et sa nouvelle la plus connue, *La Métamorphose*.

Il a 29 ans.

Quelques mois plus tard, il écrira dans une lettre à Felice Bauer, en *soulignant* l'ensemble des mots :

Foncer à travers les nuits en écrivant, voilà ce que je veux. En mourir ou en perdre la raison, je le veux aussi, puisque c'en est la conséquence certaine, et que je le pressens depuis longtemps.

Foncer à travers les nuits en écrivant : magnifique formule inaugurée cette nuit-là et qui résume parfaitement la vie de Franz Kafka – si et seulement si on n'omet pas

de lui ajouter son corollaire : en mourir ou en perdre la raison. Perdre la raison, il ne cessera de le craindre, de s'en approcher, de chercher à s'en éloigner ; et finalement c'est la mort qui le rattrapera, onze ans plus tard : juste avant ses 41 ans.

Le lendemain de cette longue nuit d'écriture, le 23 septembre 1912, Kafka reprend son Journal et y écrit quelques phrases qui sont sans doute parmi les plus fortes de l'histoire littéraire mondiale. Les phrases d'un écrivain qui a triomphé de ses doutes, de ses faiblesses, de ses échecs. Plus fort encore que *Le Verdict*, le récit de l'écriture du *Verdict*. L'histoire d'un homme qui se débat avec son désir de littérature et qui, cette nuit-là, n'a pas renoncé :

Cette histoire, *Le Verdict*, je l'ai écrite d'un trait dans la nuit du 22 au 23 de 10 heures du soir à 6 heures du matin. J'avais les jambes si raides à force d'être assis que c'est à peine si je pouvais les étendre sous mon bureau. Tension terrible et joie de cette histoire qui se développait devant moi, comme si je fendais les eaux. À plusieurs reprises au cours de cette nuit, j'ai porté mon poids sur le dos. On peut tout tenter, un grand feu a été préparé pour les idées les plus étranges, dans lequel elles meurent et renaissent. Tout s'est teinté de bleu devant ma fenêtre. Une voiture est passée. Deux hommes ont marché sur le pont. À 2 heures, j'ai regardé ma montre pour la dernière fois. Au moment où

PROLOGUE

la domestique a traversé l'entrée pour la première fois, j'ai écrit la dernière phrase. Extinction de la lampe et lumière du jour. Légères douleurs au cœur. La fatigue disparaissant au milieu de la nuit. L'entrée en tremblant dans la chambre de mes sœurs. Lecture à voix haute. Auparavant, s'étirer devant la bonne en disant : « J'ai écrit jusqu'à maintenant. » La vision du lit intact, comme si on venait de l'apporter.

Au matin, l'épiphanie n'est pas retombée :

Matinée au lit. Les yeux toujours clairs.

Matinée au lit ? Ce lundi 23 septembre, comme tous les jours de la semaine, Franz Kafka aurait dû aller à son bureau à 8 heures, prendre son poste de rédacteur juridique à l'Office d'assurances où il travaille depuis plusieurs années.

Mais ce matin-là, Kafka écrit un petit mot à son supérieur hiérarchique, sur une carte de visite portant son nom imprimé. Il faut justifier le retard :

Cher Monsieur l'Inspecteur en chef !

J'ai eu un léger évanouissement ce matin et j'ai un peu de fièvre. Je reste donc à la maison. Mais c'est sûrement sans importance et je viendrai sûrement quand même au bureau aujourd'hui, mais peut-être seulement après 12 heures.

Votre dévoué

[Franz Kafka]

Ce sera plus qu'un retard. Il n'ira finalement pas au bureau de la journée. Ce jour-là, tout comme la nuit qui a précédé, Franz Kafka n'aura été rien d'autre qu'un écrivain. Un écrivain habité par une « tension terrible » mêlée à la « joie » d'écrire cette histoire.

La joie. Notion tellement rare sous sa plume, sauf lorsqu'il s'agit de lui faire dire l'exact contraire de ce qu'elle signifie – ainsi dans le Journal, le 2 novembre 1911 :

Retrouvé la joie d'imaginer un couteau qu'on me retourne dans le cœur.

Là c'est la joie d'avoir réussi, enfin, à écrire une histoire qu'il aime. Qu'il aime tant qu'il la lit, le matin même, à ses sœurs, puis, dès le lendemain, à un groupe d'amis :

Vers la fin, je me suis passé la main autour du visage pour de vrai, sans le faire exprès. J'avais les larmes aux yeux. Confirmation que l'histoire ne fait aucun doute.

On l'entend dans cette formule comme on l'entendra à chaque fois qu'il parlera du *Verdict* : ce jour-là, Kafka a atteint ce qu'il cherchait.

Bien sûr, à ce moment de sa vie, en septembre 1912, il a déjà écrit plusieurs textes : de longues histoires, toutes abandonnées, et une série de très brèves nouvelles, dont

PROLOGUE

certaines sont parues en revue et qu'il vient de regrouper pour un petit livre qui va sortir peu après. Mais, jusqu'à présent, rien ou presque n'était à la hauteur de ses attentes. À chaque fois, c'est parce que son ami Max Brod lui a arraché ses textes qu'ils ont été publiés – ses « scribouillages », comme il dit.

Cette fois-ci, c'est différent, puisqu'il est immédiatement satisfait de l'histoire qu'il vient d'écrire. Et il va tout de suite souhaiter qu'elle soit publiée : dans la revue que son ami Max, justement, s'apprête à lancer.

Le roman sur lequel il travaille depuis des mois, ou plutôt sur lequel il n'arrivait plus vraiment à travailler, il n'y touchera plus :

Certitude confirmée, avec mon roman, de me trouver dans les bas-fonds abjects de l'écriture.

Cette nuit-là, il a enfin trouvé la bonne façon de faire :

Ce n'est qu'ainsi qu'on peut écrire, dans un tel contexte, dans une telle ouverture entière du corps et de l'âme.

Cette histoire, *Le Verdict*, ne cessera de l'accompagner. Après sa parution en revue en 1913, elle sera republiée comme livre à part entière en 1916, à la demande expresse de Kafka. Et, dans la fameuse lettre-testament de la fin 1922 où Kafka demandera à Max Brod de brûler tous ses

textes non publiés, *Le Verdict* est le premier des quelques écrits qu'il acceptera de sauver de la destruction.

Car, oui, cette nuit-là, celle du 22 au 23 septembre 1912, il est devenu l'écrivain qu'il voulait être.

L'écrivain que nous connaissons.

Que nous lisons.

Que nous commentons.

Disséquons.

Racontons.

Aimons.

Idolâtrons.

Il y a un culte mondial autour de la figure de Kafka. Des dizaines de films, des centaines de livres, des milliers d'articles lui ont été consacrés. Il existe plusieurs biographies de référence, une multitude de biographies thématiques (Kafka talmudiste, Kafka anarchiste, Kafka en psychanalyse, Kafka sadomasochiste, etc.). Tout, quasiment tout ce qui le concerne a été traité. Pourquoi ajouter une nouvelle pièce à un ensemble qui paraît déjà si volumineux ?

Pour retrouver, à rebours de beaucoup de ces textes, le seul Kafka. Pour chercher à le dépouiller de tout ce qui a été construit autour de lui. Pour essayer d'oublier ses milliers d'épigones qui flottent dans l'air, autour de nous, comme autant de projections où chacun s'invente une version du Kafka qu'il aime, qu'il désire, qu'il invente : magma de Kafka.

PROLOGUE

Pour se recentrer sur l'individu, sur cet être humain qui a vécu, du 3 juillet 1883 au 3 juin 1924, sa vie. Et seulement sa vie. Il ne savait pas qu'il deviendrait un des plus grands écrivains de l'histoire, célébré dans le monde entier. Il ne savait pas que ses livres seraient lus comme de terrifiantes prémonitions des univers concentrationnaires et totalitaires. Il ne savait pas qu'un adjectif imbécile serait forgé à partir de son nom pour désigner les difficultés que nous rencontrons dans l'absurdité de nos vies modernes. Il ne savait rien de tout cela, et pour mieux le connaître, il faut accepter de s'en libérer.

Chercher à faire de lui un portrait singulier – au sens qu'il est centré sur sa figure à lui, et construit par ses mots à lui. Puisque l'objectivité n'existe pas plus dans l'écriture du passé (l'histoire) que dans celle du présent (le journalisme), ne pas faire semblant. Accepter l'idée que c'est sa subjectivité à lui qui nous permet de revivre, à ses côtés, ce qu'il a vécu. Que ce n'est que par lui qu'on peut arriver à lui. Ce n'est pas une énième vision de Franz Kafka : c'est ce que lui a vu de sa propre vie.

Pour ce faire, le suivre, au jour le jour. Rester collé à lui, au plus proche de ce qu'il vit : l'écouter. Ne jamais extrapoler (ou alors le signaler), ne pas chercher à reconstruire des scènes, des gestes ou des dialogues, comme si on pouvait les décrire – alors que c'est lui, et lui seul, qui

les décrit. Son regard est passionnant, mais c'est le sien, ça ne peut pas être le nôtre.

Admettre que ce que je raconte, c'est lui qui l'a raconté – sauf bien sûr lorsque d'autres textes permettent de compléter son point de vue. Mais c'est la particularité de la vie de Franz Kafka : il y a énormément de traces venant de lui, et très peu laissées par d'autres. On n'a pas les lettres qu'il a reçues. Pas les mots écrits, sur le moment, par ceux qui le fréquentaient – hormis Max Brod et, un tout petit peu, Milena Jesenská. L'immense majorité des témoignages sur lui dont nous disposons a été obtenue après sa mort, alors qu'il était déjà célébré comme un écrivain majeur – ce qui induit d'évidentes distorsions de perspective.

Et puis.

Franz Kafka était un écrivain habité par le doute ; il n'a cessé d'écrire sur ce doute – et sur l'écriture. Alors, quand le doute disparaît, c'est qu'il se passe quelque chose. D'où l'idée de resserrer la focale sur cet épisode fondateur de sa vie d'écrivain : cet épisode où toutes les questions qu'il se pose sur l'écriture trouvent, enfin, une réponse. Cette nuit du *Verdict*, celle du 22 septembre 1912. Cette nuit de bascule.

Et ajouter à mon dispositif d'écriture des commentaires, des fenêtres qui s'ouvrent et se referment au fil du texte, permettant de s'extraire un moment de la vie

PROLOGUE

de Kafka pour discuter, décaler, préciser le propos. S'autoriser, donc, à pratiquer une sorte de glose tout au long du récit.

Ainsi pour se pencher sur la façon dont les principales biographies¹ traitent de cette nuit, celle de l'écriture du *Verdict*. Même dans les plus longues, on ne s'y attarde pas : moins de six pages sur les trois mille de la trilogie de Reiner Stach, deux pages et demie dans celle d'Ernst Pawel, une seule page dans celle de Joachim Unseld (alors qu'elle se concentre sur la figure de Kafka comme écrivain), deux pages dans celle de Claude David (et encore est-ce mêlé à la rencontre avec Felice Bauer), trois lignes dans celle de Gérard-Georges Lemaire (mais il s'agit d'un récit synthétique).

Le plus troublant, quand on relit à la suite ces récits, tous construits à partir des mêmes sources (les textes de Kafka lui-même), c'est de découvrir combien certains auteurs se réapproprient les faits. Ainsi Pietro Citati, qui écrit, pour la nuit du 22 au 23 septembre : « Cramponné à son bureau comme à un rocher ou à un sépulcre, il ne pouvait pas lever la main de sa feuille, car autrement son récit aurait perdu son élan, son impétuosité, son allure naturelle et continue – cette fluidité du souffle qu'il avait tant désirée. [...] À 2 heures, il consulta sa montre pour

1. Les références détaillées se trouvent dans les notes finales et la bibliographie.

la dernière fois. Sa fatigue disparut. Quelques heures plus tard, de l'autre côté de la fenêtre, l'air peu à peu devint bleu ; une charrette passait ; deux hommes s'engageaient sur le pont. Il éteignit sa lampe dans la clarté du jour. [...] Il recula sa chaise, se leva de son bureau, sortit de la pièce et s'étira devant la bonne, lui disant : "J'ai écrit jusqu'à maintenant." »

On reste stupéfait – surtout quand on connaît la rigueur littéraire de Kafka, son attention aux mots – devant la façon dont un de ses biographes non seulement remplit les vides, mais en plus s'autorise à mettre en scène (maladroitement, qui plus est) Kafka comme un petit pantin de sa fabrication. Comment Citati a-t-il pu transformer l'énumération simple des différentes sensations ou événements que Kafka a notés de manière désordonnée (et il est très beau, ce désordre, très beau, ce retour en arrière, « Auparavant, s'étirer », après l'évocation de la lecture à ses sœurs) en une soupe qui semble narrativement cohérente mais qui se transforme en récit obscène ? Tout travelling est affaire de morale, a-t-on coutume de dire depuis Jacques Rivette ; un récit biographique évidemment plus encore. Incomparablement plus.

Chercher, sans artifice, sans trucage, à tisser une histoire totale de cette nuit-là. Cette nuit qui est le marqueur de l'entrée de Kafka dans l'univers de l'écriture qu'il désirait

PROLOGUE

atteindre plus que tout. Bien sûr, dans les années qui suivront, il y aura des retours en arrière ; à nouveau il connaîtra le sentiment d'échec ; il y aura des effondrements, et des reprises.

Mais une nuit comme celle-là, il n'y en aura pas d'autres. Devenir Franz Kafka, ça ne lui arrivera qu'une seule fois.

Un livre entier, donc, sur cette nuit-là. Mais ce n'est pas tout à fait vrai : un livre entier sur ce que cette nuit raconte de lui ; comment il y est arrivé ; où est-ce que cela va l'emmener. Et où est-ce que cela va *nous* emmener.

Pour ce faire, remonter plusieurs ressorts qui, tous, vont finir par se déclencher le 22 septembre 1912 au soir. Bien sûr, cela peut sembler un peu facile de raconter *ex-post* la façon dont les choses se sont mises en place ; puisqu'on sait à quoi tout cela aboutit, il n'y a plus qu'à construire un récit téléologique qui arrange bien celui qui l'écrit, tel un scénariste hollywoodien au sommet de sa névrose narrative faite de trucs écrasants impossibles à réfuter : tout arrive parce que tout devait arriver.

Prendre garde à cette tentation. Chercher, simplement, à repartir en arrière, et à reparcourir en cercles de plus en plus grands les moments précédant cette nuit, pour y trouver les échos *ex ante* de tout ce que cela va mettre en mouvement pour Kafka.

Les jours d'avant : l'attente, le déploiement d'un état intérieur qui permettra à cette nuit d'écriture d'advenir.

Les semaines d'avant : la rencontre avec un éditeur qui va déboucher sur la difficile construction d'un recueil de textes jugés dépassés, son attirance un peu désordonnée pour les femmes qui va se fixer sur la figure de Felice Bauer – ces deux événements ne cessant de s'entremêler, thématiquement et chronologiquement.

Les années d'avant : les questions posées par la lente et difficile mise en place des enjeux d'une vie d'écrivain – qu'écrire, comment écrire ; et que publier ?

Et puis, à l'origine : l'histoire d'un enfant, d'un adolescent, pour qui l'écriture est tout et qui comprend qu'il sera toujours seul à pouvoir alimenter le feu qui est en lui.

Tous ces enjeux qui se dénoueront dans la profondeur d'une nuit d'écriture où *tout peut être tenté* : le 22 septembre 1912 au soir.

Puis partir dans l'autre sens : après *Le Verdict*. Parce que l'intensité de cette nuit continuera à résonner en lui, pour lui : jusqu'à, dans un écho anniversaire troublant, se répéter pour son dernier 22 septembre, celui de 1923, où à nouveau Kafka fera une nuit entière d'insomnie : mais il ne sera pas question d'écriture, cette nuit-là, il sera question d'oser enfin partir. Quitter l'appartement de ses parents, quitter Prague. Aller, enfin, vivre, à Berlin – et chaque virgule compte. Pour la première fois de sa vie, écrire sans

PROLOGUE

se référer à l'alternative, *mourir* ou *perdre la raison*. Mais : sera-t-il encore temps, pour lui, de se libérer des fantômes qui le hantent ?

Les jours d'avant

« Nous remontons avec des forces nouvelles »

C'est une enquête. On sait ce qui s'est passé le jour fatal, le 22 septembre 1912, et on cherche, dans les jours qui précèdent, chaque trace, chaque signe, chaque marque que laisse Kafka. On peut le suivre au jour le jour. On peut l'observer avancer vers cette nuit-là.

Car, oui, un grand feu a bel et bien été préparé.

Mais Kafka, lui, dans son Journal, n'en a pas conscience.

Pas du tout.

Au contraire.

Le mois de septembre débute dans un profond sentiment d'échec.

Cela fait un an qu'il y a dans son Journal de nombreuses notations liées à un état jugé improductif, où l'écriture ne cesse de se dérober à lui :

Rien écrit depuis trois jours. [28 novembre 1911]

Pas écrit depuis longtemps. [8 décembre 1911]

Pas écrit à cause de la fatigue et resté couché sur le canapé.

[13 décembre 1911]

Rien écrit. [31 janvier 1912]

À la fin de l'été 1912, ces notations se multiplient. D'abord le 11 août (« Rien, rien »), puis le 15 août (« Journée inutile »), et encore le lendemain, 16 août (« Rien, ni au bureau ni à la maison »).

Et enfin, deux semaines plus tard, le 30 août, Kafka se lance, dans son Journal, dans le bilan du mois écoulé, avec une énième mesure du temps consacré à l'écriture :

Rien fait pendant tout ce temps.

Juste en dessous de cette remarque, il enchaîne avec une vision si propre à son univers – une de ces images naissant d'un objet du quotidien transformé en métaphore fantastique et qui ne sont rien d'autre que le ciment de son œuvre littéraire. Mais lui l'ignore ; lui croit que ce n'est que de l'improductivité :

Cet après-midi, alors que j'étais au lit et que quelqu'un a vivement tourné une clé dans la serrure, j'ai eu pendant un moment tout le corps recouvert de serrures, comme si j'étais à un bal masqué, et à de brefs intervalles une serrure ou une autre s'ouvrait ou se fermait.

Il y a besoin de clés. Il faut ouvrir des portes ; en fermer d'autres. Il va falloir.

Le Journal de Kafka est régulièrement traversé par ce genre de petits paragraphes puissants et imagés, souvent suivis d'un retour à un commentaire beaucoup plus terre à terre. En l'occurrence, ici, quelques lignes plus bas, le bilan du mois d'août qui se termine :

Ce mois-ci, qui aurait pu être particulièrement bien employé grâce à l'absence de mon chef, je l'ai passé à fainéanter et à dormir sans grande justification (envoi du livre à Rowohlt, abcès, visite de mon oncle). Cet après-midi encore, je suis resté allongé pendant trois heures sans autre excuse que celle de rêvasser.

Son chef, c'est l'inspecteur principal Eugen Pfohl, celui-là même auquel écrira Kafka le 23 septembre pour justifier son absence au bureau, l'Office d'assurances contre les accidents du travail – là où Franz Kafka est salarié : il y travaille six jours par semaine, de 8 heures à 14 heures. C'est une sorte d'emploi à mi-temps qui permet de conserver, l'après-midi, un peu de loisir. Or il se trouve que, pour Franz Kafka, le temps récupéré sur sa vie de bureau doit principalement être consacré à l'écriture. Voilà pourquoi, à la fin du mois d'août 1912, il se reproche de n'avoir pas profité de cette souplesse

provisoire au bureau pour écrire. Sans justification valable, dit-il ; mais pour trois raisons.

D'abord, l'« envoi du livre » : il s'agit du recueil *Observation (Betrachtung)*, qui reprend une série de textes de jeunesse que Kafka n'aime plus guère, qu'il n'a pas envie de voir réunis en volume. Au cours du mois d'août, il n'a cessé de vouloir renoncer à cette publication. Mais il s'est obligé à aller au bout, largement poussé par Max Brod, sans pour autant se convaincre qu'il avait raison de le faire. Terminer un livre, le mettre en forme, *a fortiori* s'il s'agit de textes que l'on trouve trop éloignés de soi, ce n'est pas du tout la même chose qu'écrire. Dans le premier cas, on s'affaire à administrer sa créativité passée ; dans le second, on est à l'écoute de celle du moment. Et on n'a plus qu'à la retranscrire sur papier : comme elle vient. C'est ce qui aura lieu pour *Le Verdict*. À ses yeux, ce sera précisément cela, écrire. Là, ça n'était que du « tracas ».

Ensuite, les « abcès ». Kafka a une santé fragile, mêlée à une hypocondrie prononcée – sans oublier une forte méfiance envers les médecins ; les trois peuvent aller de pair. Il souffre fréquemment de maux de tête et de troubles digestifs, qu'il a néanmoins atténués en devenant végétarien.

Il est impossible de dater le moment précis où Kafka renonce définitivement à la viande, mais c'est sans doute au cours de l'année 1911. À la fin de 1910, il est clair que Kafka est attiré par les repas végétariens, sans que ce soit encore son quotidien (en voyage à Berlin, il écrit une lettre à Brod le 4 décembre, quasiment entièrement consacrée à son repas dans un restaurant végétarien ; le 27 décembre, étant seul dans l'appartement familial, il note dans son Journal qu'il pense à son dîner végétarien à venir et à la bonne digestion qui s'ensuivra). Un an plus tard, fin 1911, il semble avoir une alimentation totalement végétarienne, car il note qu'à la soirée du réveillon il ne s'est nourri que de salsifis et d'épinards, ce qui n'est sans doute pas le cas des autres convives – entre ces deux moments, il a rencontré, en avril 1911, Moritz Schnitzer, un naturopathe qui défendait, outre le végétarianisme, le fait de « dormir la fenêtre ouverte, prendre des bains de soleil, pratiquer le jardinage », conseils que Kafka ne cessera de suivre – sans oublier le jeûne : le 9 septembre 1917, au moment où Kafka sera diagnostiqué tuberculeux, il écrira à sa petite sœur Ottla qu'il va demander conseil à Schnitzer, lequel va « peut-être » lui conseiller de jeûner...

À l'automne 1910, parti en voyage à Paris avec Max Brod et son frère Otto, il avait dû revenir en urgence à Prague à cause d'une crise de furoncles : cette fois-là, les abcès avaient été nombreux, douloureux, et potentiellement très dangereux (en l'absence, à l'époque, d'antibiotiques).

Après son voyage interrompu à Paris, Kafka avait écrit aux frères Brod le 20 octobre 1910 que les pansements faits « à Prague, Nuremberg et surtout Paris » avaient été mal réalisés, manière d'incriminer en priorité les médecins français, mais aussi les autres. Ses textes sont parsemés de critiques contre les médecins : ainsi le 5 mars 1912, dans son Journal, d'une longue diatribe contre les « médecins révoltants » (qui rendent malades leurs patients). Dans une lettre à Felice le 5 novembre 1912, même chose (« je les déteste », à propos des médecins) et affirmation de sa propre « hypocondrie ». Le 19 décembre 1912, dans une autre lettre à Felice, Kafka explicitera que ses deux petits frères sont morts en bas âge « par la faute des médecins ».

Cette fois-ci, en août 1912, on ne sait rien de ces abcès, si ce n'est, évidemment, que ce genre de péripétie est forcément chronophage. Et que, bien sûr, après avoir été malade on revient à la vie. Renaître : aussi après des abcès.

Enfin, la « visite » de l'oncle. Là se joue quelque chose de plus qu'un simple épisode de retrouvailles familiales : vont se mettre en place, lors de cette visite, des enjeux symboliques très importants pour Kafka. Cruciaux.

Cet oncle, c'est l'un des frères de sa mère, celui que Kafka appelle « l'oncle d'Espagne » : Alfred Löwy, directeur d'une compagnie de chemin de fer à Madrid, qui a des rapports fréquents avec la famille Kafka – notamment parce que lui n'a pas de famille : il est célibataire. Quelques mois plus tard, Kafka dira de lui, dans une lettre à Felice Bauer du 5 août 1913 : « Cet oncle là-bas est mon plus proche parent, bien plus proche que mes parents. »

Pendant ou plutôt sans doute juste après la visite de son oncle, Kafka écrit à son sujet dans son Journal, deux jours de suite, les 4 et 5 septembre : il l'a observé avec minutie et veut garder une trace de sa présence, de ce qu'ils se sont dit.

Je lui demande : comment concilier le mécontentement dont tu as fait état dernièrement et le fait que tu t'accommodes de tout, comme on le voit tout le temps.

Après la réponse générale de l'oncle (« Je suis mécontent dans le détail, cela n'atteint pas l'ensemble »), Kafka retranscrit les propos de ce dernier, évoquant ses dîners à

Madrid dans une pension « très chic et très chère » où il côtoie des personnes importantes :

« Je m'assieds à ma place en saluant de tous côtés, je ne dis pas un mot car je suis dans une humeur bien à moi, sauf un autre salut pour prendre congé. Et me voilà seul dans la rue, à me demander quelle a bien pu être l'utilité de cette soirée. Je rentre chez moi et je regrette de n'être pas marié. Cela finit bien sûr par se dissiper, soit que je pousse la réflexion jusqu'au bout, soit que mes idées s'égarerent. Mais ça revient de temps en temps. »

Kafka ne commente pas ce passage – mais nous qui, ayant son Journal en main, pouvons nous promener dans différentes petites cases de son cerveau, il faut nous transporter à cet autre épisode noté moins d'un an plus tôt, le 19 décembre 1911, où la figure de son oncle était déjà présente :

Aujourd'hui au petit déjeuner, j'ai parlé avec ma mère d'enfants et de mariage, quelques mots seulement, mais cela m'a permis de constater pour la première fois combien l'image qu'elle se fait de moi est fausse et puéride. Elle me considère comme un jeune homme en bonne santé, qui souffre un peu de se croire malade. Cette illusion disparaîtra toute seule avec le temps, le meilleur moyen de s'en débarrasser radicalement serait de me marier et d'avoir des enfants. Alors, mon intérêt pour la littérature redescendrait

au niveau de ce qui est peut-être nécessaire aux hommes cultivés. [...] Le plus vraisemblable est que je tombe soudain amoureux d'une jeune fille et ne puisse plus me passer d'elle. Je comprendrai alors qu'on ne me veut que du bien et qu'on ne cherche pas à me mettre des bâtons dans les roues. D'un autre côté, si je reste vieux garçon comme mon oncle de Madrid, ce ne sera pas un malheur non plus, car je suis assez intelligent pour réussir à m'en accommoder.

Cette alternative (tomber soudainement amoureux *ou bien* devenir un célibataire assumé comme l'oncle d'Espagne), c'est précisément le choix, presque urgent (ce sont les derniers mois avant ses 30 ans, date anniversaire symbolique ; et son ami Max Brod est justement en passe de se marier), devant lequel se trouve Franz Kafka durant ces premiers jours de septembre.

Trois semaines plus tôt, il a rencontré une jeune femme, Felice Bauer, dont il est possible qu'il soit tombé « soudain amoureux » – bien sûr, il a déjà eu, dans sa vie, des relations amoureuses, mais là, à leurs âges respectifs, 29 et 24 ans, des fiançailles officielles sont envisageables. Et voilà son oncle célibataire, modèle d'identification possible, qui est devant lui et lui explique qu'il « regrette de n'être pas marié ». Alors ?

Alors : il est encore un peu trop tôt pour tirer des conclusions. Pour avancer. Du moins de manière explicite : Kafka n'écrit rien dans son Journal sur le sujet. Mais le ressort

se tend un peu plus encore. Une serrure va s'ouvrir : très bientôt.

Sauf que. Se marier, est-ce que cela l'obligera à diminuer son intérêt pour la littérature à un niveau plus bas, celui qui est « nécessaire aux hommes cultivés » ? Là, cela fera une serrure qui se refermera violemment – mais ça, ce sera pour plus tard, lorsqu'il sera embarqué dans sa relation avec Felice, de l'autre côté de la frontière symbolique que va représenter le moment de l'écriture du *Verdict*.

Le 7 septembre, il écrit à la maison d'édition qui veut sortir son recueil de textes, pour donner son accord à la publication. Voilà qui règle les attermoissements du mois précédent. Mais qui ne règle rien en profondeur : ce qu'il va publier, là, c'est quelque chose qu'il qualifiait de « mauvais » un mois plus tôt dans une lettre à Max Brod. Dans son Journal, aucune marque de satisfaction.

Le 8 septembre, on est dimanche : il note un bref épisode lié à la présence d'amies de sa mère avec de jeunes enfants. Récit banal d'une ambiance familiale dominicale – Kafka habite avec ses parents et ses deux plus jeunes sœurs :

Ma mère joue à côté avec des petits enfants en parlant très fort au milieu de tout un tas de femmes, et elle me chasse de l'appartement : Ne pleure pas ! Ne pleure pas ! etc. C'est à lui ! C'est à lui ! etc. Deux grandes personnes ! etc. Il

ne veut pas !... Mais ! Mais ! Ça t'a plu, Vienne, Dolphi ?
C'était beau là-bas ?... Mais regardez un peu ses mains.

Pas si banal en réalité : sa mère le chasse de chez lui (au sens symbolique : l'empêche de se concentrer dans sa chambre ? ou au sens réel : lui demande de laisser la place libre pour les enfants ?). La famille comme lieu de l'impossibilité de l'écriture – thème évidemment central dans la vie de Kafka, qui, parce qu'il est célibataire, habite toujours chez ses parents : Georg, le personnage du *Verdict*, habite, lui, seul avec son père veuf.

Une nouvelle semaine débute. Le Journal est un peu irrégulier. Rien de saillant. Le mercredi 11, Kafka note un rêve qui se déroule à *Newyork*, comme il l'écrit – il est plongé depuis plusieurs mois dans son projet de roman qui se passe en Amérique.

Le jeudi 12 septembre, il note à propos de « Mlle Bauer » :

J'ai beaucoup pensé lui faire envoyer des fleurs.

Car, oui, Mlle Bauer est là, certes à bas bruit dans le Journal – mais certainement pas dans ses pensées. On le sait parce que dans sa deuxième lettre à Felice, le 28 septembre, il lui parlera de ces jours de fin août, début septembre, qui ont précédé l'envoi de sa première lettre :

Combien de fois ! – je dirais bien dix soirs, sans exagérer – j’ai composé cette première lettre avant de m’endormir. [...] Une fois, je m’en souviens, je me suis même relevé pour noter les réflexions que vous m’aviez inspirées. Mais je me suis tout de suite recouché en me reprochant [...] la folie de cette agitation et en me disant que je pouvais très bien attendre le matin pour mettre par écrit ce que j’avais précisément en tête.

Le dimanche 15 septembre, Kafka note sobrement, sans commentaire ni référence à ce qu’il écrivait sur son oncle dix jours plus tôt – et pourtant, la thématique est précisément la même :

Fiançailles de ma sœur Valli.

Mention suivie d’un trait, puis de ce poème :

*Du fond
de la lassitude,
nous remontons
avec des forces nouvelles*

*Sombres messieurs
qui attendent
que les enfants
s’épuisent*

Il existe très peu de poèmes écrits par Kafka – raison de plus pour prendre le temps de bien lire celui-ci. Qui semble clairement annoncer ce qui se met en place ces jours-ci, ces forces nouvelles qui seront là, *réellement*, le dimanche suivant – et ce sombre monsieur du *Verdict* qui va écraser son fils jusqu'à le condamner à mort.

Le poème est suivi par deux brèves phrases, toutes les deux assez énigmatiques :

Amour entre frère et sœur – la répétition de l'amour entre mère et père.

Le pressentiment du biographe unique.

Troubles formules, que personne n'est vraiment capable d'élucider – et ce n'est pas faute d'avoir essayé...

La première des deux phrases a été la plus commentée, notamment à cause de la notion incestueuse qu'elle semble contenir. On serait tenté de suivre le commentateur Jean-Pierre Lefebvre, qui écrit que « le sens de l'équation réside sans doute dans l'ordre des mots ». Dans ce cas, il serait question de la place du frère face à ses sœurs, miroir de la place de la mère devant le père – à cette époque, et particulièrement dans le couple formé par les parents de

Kafka, la première est largement soumise au second. Mais ce sont des supputations, et je n'ai pas du tout envie de faire comme beaucoup d'auteurs qui se sont crus autorisés à disséquer la psyché de Kafka comme si c'était un objet leur appartenant.

Quant à la deuxième phrase, parfois traduite par « l'intuition du biographe unique », elle fait peut-être référence à Goethe (la phrase suivante de Kafka évoquant une « œuvre géniale »), comme le suppose l'essayiste français Jacques Le Rider, ou alors, plus audacieux mais envisageable, à lui-même, comme le suggère l'universitaire allemande Andrea Rother : « Il se doutait qu'il aurait un biographe (mais n'aurait jamais pu imaginer qu'il en aurait plusieurs). » Claude David, traducteur de Kafka, élargit le point de vue : « Qui est l'unique biographe, sinon Dieu ou le destin ? Kafka veut-il dire que son sort est fixé de toute éternité et qu'il serait vain de vouloir briser cette prédestination ? » Philippe Lançon propose une autre grille d'interprétation, en s'interrogeant : « Kafka a-t-il voulu dire, sérieusement, que le biographe a sur la personne dont il raconte la vie des pressentiments, des intuitions, que les proches et les contemporains de celle-ci n'ont pas ; autrement dit, qu'il est unique parce qu'il est à bonne distance ? Ou bien a-t-il voulu dire, ironiquement, que ce biographe se croit le seul à sentir ou à découvrir certaines vérités sur son sujet, alors que, de toute façon, le sujet lui échappe ? » Le fait est que quelque chose nous échappe.

C'est ce qui est beau (et frustrant) (et beau) dans un Journal, celui-ci ou n'importe quel autre : certaines phrases nous resteront à jamais obscures. Nous les voyons là, elles viennent à nous, se déploient, mais pas entièrement, et se déployant nous ouvrent des mondes – et puis elles retournent sagement se ranger à leur place. Demain nous les regarderons à nouveau, et peut-être nous diront-elles tout autre chose. Et plus tard encore, nous ne serons plus là et d'autres que nous, à leur tour, s'interrogeront.

Dans la vie de Franz Kafka, on est, déjà, le mercredi 18 septembre. Viennent dans le Journal, deux jours de suite, des textes assez longs, des petits récits – Kafka a souvent l'habitude, dans son Journal, d'hésiter entre une écriture diaristique et fictionnelle. D'hésiter, ou de les mélanger volontairement. Ces deux récits ont plusieurs points communs : ils proviennent d'histoires racontées par des collègues de bureau de Kafka (mais ce dernier les recompose dans son univers d'écrivain), et, dans les deux cas, il est question d'engloutissement – puis d'expulsion. Le 18 septembre :

Les histoires que Hubalek a racontées hier au bureau. Celle du casseur de pierres qui sur une route de campagne l'a convaincu de lui donner une grenouille, l'a tenue par les pattes de derrière et l'a engloutie en trois bouchées,

d'abord la tête, puis le tronc et enfin les pattes arrière.
– La meilleure méthode pour tuer les chats qui ont la vie chevillée au corps : on leur coince le cou entre le battant et le chambranle d'une porte et on les tire par la queue. [...]

Ils furent quatre à manger un rôti de chat très bien préparé, mais trois seulement à savoir ce qu'ils mangeaient. Après le repas, les trois se mirent à miauler, mais le quatrième refusa d'y croire, ne finit par s'en convaincre que lorsqu'on lui montra la fourrure ensanglantée, se précipita dehors où il vomit tout et fut gravement malade pendant deux semaines.

Le lendemain :

Le soir, ils arrivèrent dans une auberge où se déroulait une énorme beuverie en l'honneur du maire, revenu de l'armée. Il y avait par terre plus de cinquante bouteilles de bière vides. De la fumée de pipe partout. Puanteur du fromage à bière. [...]

La substance noire était du vieux sang d'oie coagulé qui était resté dans les casseroles après le festin de la veille et sur lequel, dans la somnolence matinale, on avait tout bonnement versé le café. Les garçons sortirent à toute vitesse et vomirent tout, jusqu'à la dernière goutte.

C'est très frappant – il y a en général peu de vomissements sous la plume de Kafka.

Il n'y a que cinq occurrences en tout et pour tout du verbe « vomir » dans l'ensemble du Journal. Cinq en quatorze ans, dont deux la même semaine, ce n'est pas complètement anodin. Dans les fictions, après une rapide recherche, je n'ai trouvé qu'une seule occurrence (dans *La Colonie pénitentiaire*).

Alors, y aurait-il quelque chose qui doit sortir ? La tentation est grande de faire un lien – Kafka, plus tard, parlera bien, pour qualifier l'arrivée du *Verdict*, d'une expulsion, mais ce sera par référence à une naissance : une histoire « couverte de saleté et de mucosités ».

Et nous voilà déjà au vendredi 20 septembre.

Ce vendredi-là, Kafka écrit sa première lettre à Felice Bauer, cette lettre qu'il dit avoir reformulée plus de dix fois ; il le fait à son bureau, après son service : la lettre est tapée à la machine, sur papier à en-tête de l'Office d'assurances.

Et le soir, dans le Journal, il n'inscrit donc que cette phrase, qui restera la dernière jusqu'aux premiers mots du *Verdict*, deux jours plus tard :

20. Écrit [...] à Mlle Bauer et à Max aujourd'hui.

L'attente s'est, enfin, débloquée. Ces jours de septembre étaient improductifs, oui, mais ils étaient, aussi, en suspens – pour que ce qui était attendu sorte, il fallait déclencher quelque chose. Il fallait, sans doute, fermer la serrure du célibat de l'oncle pour ouvrir la serrure de la correspondance amoureuse ; fermer la serrure de la publication du recueil pour ouvrir la serrure d'une véritable écriture.

Mais, pour bien comprendre tout cela, il nous manque, justement, plusieurs clés. Il nous faut remonter en arrière, au moment de la rencontre avec Felice Bauer et du travail de Kafka sur son recueil, pour éclairer ces jours de septembre. Repartir, donc, un peu plus tôt, revivre son été 1912 pour arriver à cette lettre du vendredi 20 septembre. Celle qui va aboutir, deux jours plus tard, au *Verdict*.

Les semaines d'avant

**« Je suis curieux de savoir
comment je vais me sortir de cet état »**

Nous sommes au début de l'été 1912. Kafka a obtenu un congé de quatre semaines, du 28 juin au 28 juillet – et il va s'en passer, des choses, durant ce mois de juillet : une rencontre avec un éditeur et une rencontre amoureuse, qui ne mènera à rien. Mais en août, au retour à Prague, encore plus de choses : un premier livre composé à partir d'anciens textes, et une nouvelle rencontre amoureuse, celle-ci autrement conséquente.

La vie de Kafka est à un moment de bascule.

Le début de ses vacances se fait en tandem avec son ami Max Brod, comme c'est le cas chaque été depuis 1909. Leur voyage commence à Leipzig, où se déroule, le 29 juin 1912, une journée mémorable pour le destin littéraire de Kafka : c'est ce jour-là qu'il va rencontrer pour la première fois ses futurs éditeurs, Ernest Rowohlt et Kurt Wolff.

Journée pourtant relativement banale à ses yeux à lui, qui note de manière lapidaire dans son journal de voyage :

Promenade. Max chez Rowohlt. [...] Rendez-vous avec Max devant le monument à Goethe à 2 heures. [...] Taverne crépusculaire dans une cour. Rowohlt. Jeune, les joues rouges, transpiration persistante entre le nez et les joues, raide jusqu'aux hanches. [...] Café Français. R. veut assez sérieusement un livre de moi. [...] À la maison d'édition. – Départ pour Weimar.

Une fois n'est pas coutume, cet épisode crucial de la vie de Kafka peut être raconté en croisant différents récits. D'abord celui de Max Brod, dans sa biographie de Kafka de 1937 (la toute première à être publiée).

Le livre de Max Brod, publié en allemand en 1937, et en français en 1945, a été très largement critiqué, notamment parce qu'il mêle une tentative biographique classique à des souvenirs intimes de sa relation avec Kafka.

Walter Benjamin en a été le premier et sans doute le plus féroce contempteur. Il faut dire que Benjamin souhaitait écrire sur Kafka depuis le début des années 1930. Lors de la publication de la biographie de Brod en 1937, Benjamin rédige alors un texte pour critiquer la biographie, et pour donner au passage envie à des éditeurs de lui

commander un *autre* livre sur Kafka : ce long texte, resté inédit du vivant de Benjamin, a été notamment envoyé à son ami Gershom Scholem le 12 juin 1938. Benjamin y écrit : « Brod est dépourvu de la rigueur pragmatique que l'on est en droit d'exiger d'un premier biographe de Kafka. »

On ne peut que lui donner raison : la « biographie » de 1937 est un ouvrage absolument dénué de toute rigueur. C'est plutôt un témoignage d'amitié, un récit-souvenir qui apporte néanmoins un grand nombre d'informations précises (malgré des erreurs de date, des confusions, des impossibilités) – c'est comme ça du moins que nous le lisons, nous qui avons le recul nécessaire pour bien comprendre le statut particulier de ce texte (écrit par quelqu'un qui souhaite faire connaître l'ami disparu au plus grand nombre). Benjamin, lui, n'a pas ce recul, et en veut à Brod de sa « démarche de dilettante » : « Le livre de Brod n'a aucun charme. Il ne respecte aucune mesure ni dans sa façon de rendre hommage à Kafka, ni dans le traitement familier qu'il lui fait subir. »

Admettons. Mais de là à s'en prendre à l'amitié entre Kafka et Brod ? C'est assez déloyal, et c'est pourtant ce que Benjamin fait, d'abord en conclusion de son texte : « Il s'agit d'un document des plus douteux sur une amitié qui constitue une énigme, et non la moindre, dans la vie de Kafka. » Dans la lettre qui accompagne l'envoi du manuscrit à Gershom Scholem, il enfonce le clou : « Son

amitié avec Brod est avant tout un point d'interrogation qu'il a voulu tracer dans la marge de sa vie. » Ce qui est amusant, c'est que, neuf ans plus tôt, Benjamin évoquait tout au contraire l'amitié entre Kafka et Brod comme « une amitié intime et intense d'écrivains » : il faut croire qu'il avait alors moins de comptes à régler avec Brod... Quoi qu'il en soit, il est évidemment absurde de juger de qui Kafka aurait dû être ou ne pas être proche : que Kafka ait choisi comme meilleur ami Max Brod, qui lui était dissemblable en à peu près tout, raconte surtout qu'on ne cherche pas forcément, dans une relation amicale, un double de soi-même... └───┘

Dans son livre, Max Brod décrit la rencontre éditoriale du 29 juin 1912 comme si elle avait été entièrement pensée pour Kafka (« je brûlais depuis longtemps du désir de voir imprimer une œuvre de mon ami »), omettant de préciser que c'était lui-même, en premier lieu, qui voulait rencontrer Rowohlt pour parler de la possibilité qu'il le publie : Brod souhaitait en effet quitter son premier éditeur, avec lequel les relations s'étaient dégradées.

Dans son journal, Brod note d'ailleurs bien qu'il voit d'abord seul Rowohlt à la maison d'édition, puis qu'il lui propose de le retrouver à l'heure du déjeuner : Rowohlt a l'habitude de prendre ses repas dans une taverne avec un petit groupe d'écrivains, sortes de

conseillers littéraires. Brod écrit : « je vais chercher Kafka que tous sont curieux de rencontrer, ils le connaissent déjà grâce à *Hyperion* » (*Hyperion* est une luxueuse revue littéraire dans laquelle, en 1908 et 1909, Kafka a publié ses premiers textes).

L'un des auteurs présents dans la taverne, Kurt Pinthus, a livré un souvenir de ce déjeuner, décrivant Kafka comme un « homme long, très pâle et très timide, qui ne dit presque rien » : « Brod assura que Kafka était un grand écrivain, mais qu'il éprouvait des difficultés à publier quelque chose. [Rowohlt lui demanda] d'envoyer au moins un manuscrit. » Dans son journal, Brod note également la demande de l'éditeur, en utilisant le même adverbe que Kafka : « R. lui demande sérieusement un livre. »

Puis, comme l'écrit Kafka, ils se rendent « à la maison d'édition ». C'est là que se trouve Kurt Wolff, un riche jeune homme, associé financièrement à Rowohlt. Kurt Wolff a fait le récit de cette première rencontre avec Kafka cinquante ans plus tard, en 1962. S'il n'y a pas de raison de remettre en question son témoignage, il faut tout de même le relativiser en rappelant que ni Kafka ni Brod n'ont mentionné son nom dans leurs journaux respectifs – à l'inverse, le récit de Wolff n'évoque qu'à peine Rowohlt, qui était pourtant à l'époque le responsable de la maison d'édition.

De Kafka, Wolff écrit : « Il souffrait vraiment le martyr ! Silencieux, gauche, fragile, vulnérable, aussi intimidé qu'un lycéen devant les examinateurs, et persuadé qu'il serait impossible de répondre aux espoirs suscités par [Brod]. Mais surtout, on devinait trop l'immense effort qu'il avait dû faire pour accepter d'être présenté comme une marchandise susceptible d'intéresser un acheteur. [...] J'éprouvais un certain soulagement lorsque la visite prit fin, et je pris congé de cet homme au regard admirable, au comportement émouvant, un homme âgé de presque 30 ans mais dont l'apparence quasi malade donnait l'impression qu'il n'avait pas d'âge ; il ressemblait à un adolescent n'ayant pas encore osé franchir le pas de l'âge adulte. » Et il ajoute ce souvenir, qui a fait date : « Lorsqu'il prit congé de nous, Kafka prononça un mot que je n'avais jamais entendu de la part d'un auteur et que je n'ai plus jamais entendu par la suite, et qui par conséquent demeure à jamais lié à Kafka : "Si, au lieu de publier mes manuscrits, vous me les renvoyez, je vous en serai beaucoup plus reconnaissant." »

Ce « je » envahissant de Wolff, qui laisse entendre que c'est lui qui a découvert Kafka (ce qui n'est absolument pas le cas), s'explique par les événements ultérieurs : quelques mois plus tard, à la suite d'un différend classique

entre l'éditeur Rowohlt et son associé-financier Wolff, actionnaire majoritaire, ce dernier va reprendre, seul, le contrôle de la maison d'édition, avant de la rebaptiser de son nom (Ernest Rowohlt, lui, fondera une nouvelle maison à son nom en 1919, laquelle existe encore de nos jours). C'est ce hasard (et le déséquilibre de patrimoine entre les deux hommes – ne jamais oublier que les règles du capitalisme s'exercent avec impudence dans le champ éditorial) qui explique que Kurt Wolff va se retrouver être, de fait, l'éditeur de Kafka, et quasiment le seul : c'est lui qui va publier les six livres sortis du vivant de Kafka – y compris donc le tout premier, celui que vient de réclamer « sérieusement » Rowohlt, et qui va occuper Kafka pendant tout l'été : *Observation*. Et Wolff sera aussi l'éditeur du *Verdict*, lorsqu'il paraîtra en volume, quatre ans plus tard.

La rencontre de Leipzig est largement commentée dans *Franz Kafka, une vie d'écrivain*, de Joachim Unseld – livre incontournable sur les relations entre Kafka et ses éditeurs, même s'il souffre d'un parti pris certain, reprochant à Kurt Wolff d'avoir eu des « effets désastreux » sur l'envie de Kafka de terminer ses textes et de les publier. Reproche qui me semble injuste, si l'on se réfère par exemple à la fameuse lettre de Wolff à Kafka, le 3 novembre 1921, dans laquelle l'éditeur supplie Kafka de lui envoyer quelque chose : « Tout manuscrit que vous vous déciderez à nous envoyer sera le bienvenu et nous mettrons à l'éditer tous

nos soins et tout notre amour. » Combien d'écrivains rêveraient-ils d'avoir un tel éditeur ?

En ce qui concerne la similitude entre les phrases de Kafka et de Brod, « R. veut assez sérieusement un livre de moi » / « R. lui demande sérieusement un livre », il faut garder en tête que ces journaux de voyage sont partagés ; écrits l'un à côté de l'autre, mais aussi l'un pour l'autre : le 18 septembre 1912, donc juste avant l'écriture du *Verdict*, Kafka enverra une lettre à Elsa Taussig, la fiancée de Brod, pour la remercier de lui avoir fait parvenir le journal de voyage de Max, qui est alors en Italie. └───┘

Ce 29 juin 1912, Kafka ne donne pas le sentiment, tant s'en faut, de vivre un moment particulier de son existence – dans son journal de voyage, dans la continuité du bref passage sur la maison d'édition, il poursuit le récit de sa journée, plus longuement cette fois. Ainsi avec la description de ce qu'il voit dans le train de 17 heures qui les mène, Brod et lui, de Leipzig à Weimar :

La vieille fille dans le compartiment. Teint mat. Joli arrondi du menton et des joues. La couture de ses bas tournait autour de ses jambes, elle s'était couvert le visage de son journal et nous avons regardé ses jambes.

Kafka et Brod ont l'habitude de partager plus que des regards voyeuristes : ils vont souvent au bordel ensemble – à cette époque, pour des jeunes hommes de cet âge, c'est assez banal. La veille justement, dès leur arrivée à Leipzig, ils se sont rendus au bordel, dont Max Brod est particulièrement friand.

Lequel Brod, devenu l'éditeur posthume de Kafka, a tranquillement caviardé l'ensemble des lettres et journaux de Kafka pour faire apparaître son ami comme une sorte de saint homme, gommant quasiment toutes les références aux prostituées et aux bordels ; le Kafka des années 1930 à 1950, issu de cette vision biographique monocentrée, était pur ; celui que nous connaissons l'est encore, mais différemment : désir de pureté d'une pensée toujours claire, toujours tranchante, et pureté des mots qu'il utilise – comme ceux envoyés à Max à la toute fin du mois de juillet 1908 :

J'ai un besoin si pressant de trouver quelqu'un qui veuille bien simplement me toucher avec gentillesse qu'hier je suis allé à l'hôtel avec une prostituée. Elle est trop vieille pour être encore mélancolique, mais elle regrette, sans en être surprise pour autant, qu'on ne soit pas aussi gentil avec les prostituées qu'avec une maîtresse. Je ne l'ai pas consolée, car elle ne m'a pas consolé non plus.

Ce 28 juin 1912, les deux amis écrivent tous les deux quelques mots dans leurs journaux de voyage respectifs sur leur passage dans ce bordel de Leipzig – et la différence de ton est assez notable. Max Brod : « À peine monté, on redescend. Dames horribles. Fuite. » Franz Kafka :

Bref passage au b[ordel]. Une fille avec des bijoux sur la poitrine dîne d'une côtelette. Vague justification pour expliquer notre départ immédiat.

Non seulement la différence de ton, mais aussi la différence d'engagement littéraire : car, oui, l'un des deux est capable de réussir à frapper par la simple mention d'une côtelette.

Max Brod a fait publier l'ensemble des textes de Kafka dont il disposait, de 1925 (sortie posthume du *Procès*, avec en postface les deux lettres-testaments de Kafka) à 1937 (sixième volume des œuvres complètes, avec des lettres et le Journal), puis dans une deuxième édition plus complète dans les années 1950. En revanche, les lettres à Milena (parues en 1952) puis à Felice (en 1967) furent publiées sans qu'il en soit l'éditeur – de même que la version complète du Journal en 1990 (Brod est mort en 1968). Ces trois ensembles ont permis de largement remettre en question son présumé, celui qui est résumé dans sa biographie de 1937 : « C'est dans la catégorie de la sainteté, et non

pas, comme on pourrait le croire, dans celle de la littérature, qu'il faut ranger l'œuvre et la vie de Franz Kafka. » Malheureusement, beaucoup de commentateurs, exaspérés par le point de vue de Brod, se sont sentis obligés, par une sorte de brutal mouvement inverse, de faire de Kafka un pervers machiavélique et manipulateur. Il faut arriver, maintenant qu'un siècle entier est passé depuis la mort de Kafka, à le regarder avec un œil neuf, loin des premiers débats liés aux choix biographiques et éditoriaux de Max Brod. └───┘

Le 29 juin au soir, voilà les deux amis parvenus à Weimar, où ils se rendent sur les traces de leur idole Goethe – car ils partagent leurs admirations littéraires autant que leurs aventures sexuelles :

Promenade de nuit jusqu'à la maison de Goethe. [...]
Touché le mur.

Le lendemain matin, 30 juin, ils y retournent. Et voilà, au détour d'une phrase, l'apparition d'une jeune femme qui n'a même pas besoin d'être dénommée tant elle est présente dans l'esprit de Kafka les jours suivants, quand il rédige son journal de voyage :

Nous étions assis au pied de la cage d'escalier quand, déjà, elle est passée devant nous en courant avec sa petite sœur.

[...] Nous l'avons ensuite revue dans la salle de Junon, puis en jetant un coup d'œil dehors depuis la pièce qui donne sur le jardin. J'ai encore eu à plusieurs reprises l'impression d'entendre ses pas et sa voix. Lui ai tendu deux œillets à travers la balustrade du balcon. [...] Elle est à côté d'un rosier. Poussé par Max, je m'approche, il est question d'une excursion à Tiefert. J'irai.

Max Brod, dans un roman à clé intitulé *Le Royaume enchanté de l'amour*, paru en 1928 et qui dresse un émouvant portrait de son ami (mort quatre ans plus tôt), a fait le récit de cette semaine : « Une intimité légère, délicate, naît entre lui et la jolie fille du gardien de la maison de Goethe au Frauenplan. Parler d'amour serait trop fort, c'est un plaisir timide, un jeu taquin, un peu douloureux peut-être. Les deux amis sont invités dans la loge du gardien, ils entrent et sortent comme chez eux de la maison de Goethe. »

┌ Là aussi, le pauvre Brod a été vertement critiqué pour avoir écrit *Le Royaume enchanté de l'amour* – livre sans aucun intérêt littéraire, évidemment. Mais avec un intérêt qui n'est pas mince : celui de mettre en scène la puissance émotionnelle qui rapprochait les deux hommes. Milan Kundera se gaussait dans *Les Testaments trahis* : « Quel admirable paradoxe : toute l'image de Kafka et tout le destin posthume de son œuvre sont pour la première fois

conçus et dessinés dans ce roman naïf, dans ce navet, dans cette affabulation caricaturalement romanesque, qui, esthétiquement, se situe exactement au pôle opposé de l'art de Kafka. » Mais que vouliez-vous ? Vous vouliez qu'après sa mort un *autre* Kafka écrive un livre sur Franz ? Il y avait déjà un Kafka, cela suffit peut-être. Il y a ses livres – ses livres sauvés par Brod : pourquoi Brod devrait-il être un écrivain à sa hauteur ? Pourquoi ne pourrait-il pas écrire des navets, *lui* ? En quoi son absence de talent nous poserait-elle problème ? Puisqu'on a déjà Franz Kafka.

La fille du gardien de la maison de Goethe s'appelle Margarethe Kirchner (surnommée Grete), elle a 16 ou 17 ans. Cet épisode amoureux, comme souvent chez Kafka, est à la fois vibrant, inquiet et, il faut bien l'admettre, plutôt loupé. Et il envahit son journal de voyage, jour après jour. Le lundi 1^{er} juillet :

Perroquet dans la cour qui crie Grete. Allé pour rien
Erfurter Allee où elle apprend à coudre.

Le mardi 2 :

Constamment à l'affût d'une occasion de lui parler. [...] Elle m'adresse un sourire absurde, inutile, dans le dos de son père. Triste.

Le mercredi 3 juillet (c'est l'anniversaire de Kafka ; il n'en fait pas mention) :

On doit faire des photos dans le jardin. Comme elle n'apparaît pas, j'ai le droit d'aller la chercher. Elle tremble toujours d'envie de bouger, mais ne bouge que si on lui parle. Photographies. Nous deux sur le banc. Max montre à l'homme [le père] comment faire. Elle me donne un rendez-vous le lendemain.

Il nous reste la photo de Margarethe et Kafka prise de loin par Max ou par le père ce jour-là : la jeune femme est sur le banc, et tourne franchement la tête dans la direction de Kafka qui, lui, s'est assis sur l'accoudoir du banc ; il regarde vers l'objectif, souriant – il a l'air serein : mais une photo capture-t-elle vraiment l'âme ?

La semaine se poursuit. Le lendemain, jeudi 4 juillet 1912 :

Confirmation du rendez-vous promis par un oui haut et clair. [...] Pas dormi de l'après-midi, pour ne pas quitter des yeux le temps incertain. Elle n'est pas venue au rendez-vous. Je retrouve Max au lit, tout habillé. Malheureux tous les deux. Si seulement on pouvait jeter la souffrance par la fenêtre.

Vendredi 5 :

Elle vient avec deux amies. Je la prends à l'écart. Oui, hier, elle a été obligée de partir 10 minutes plus tôt, ses amies viennent de lui dire que je l'ai attendue. Elle a aussi été contrariée à cause des cours de danse. Elle ne m'aime certainement pas, mais elle éprouve un certain respect pour moi. Je lui donne la boîte de chocolats entourée du petit cœur et de la chaîne et je l'accompagne sur quelques pas. Il est vaguement question d'un rendez-vous.

Samedi 6 :

Promenade d'une heure avec Grete. Elle vient vraisemblablement avec l'accord de sa mère, avec qui elle parle encore depuis la rue par la fenêtre. Robe rose, mon petit cœur. Inquiétude à propos du bal de ce soir. Je n'ai ressenti aucune affinité avec elle. Conversation décousue, constamment réamorcée. Elle marche tantôt très vite, tantôt très lentement. Gros effort pour ne lui montrer à aucun prix que rien ne nous relie, pas le moindre bout de fil. Qu'est-ce qui nous pousse à arpenter le parc ensemble ? Ma seule obstination ?

Plus tard dans la soirée, avant le bal, auquel Kafka n'est, évidemment, pas convié :

Elle se tient devant la porte de la cuisine entrouverte dans la robe de bal dont elle a longuement fait l'éloge auparavant

et qui est beaucoup moins belle que sa robe habituelle. Elle a les yeux gonflés de larmes, à cause, paraît-il, de son premier cavalier, qui vraiment, lui a déjà donné bien du souci. Je prends congé d'elle pour toujours. Elle ne le sait pas, et si elle le savait, ça lui serait bien égal.

Reiner Stach a fait des recherches sur Margarethe Kirchner (1895-1954), devenue après son mariage Margarethe Müller. Elle n'a jamais, semble-t-il, rien connu de la gloire littéraire de cet homme qui avait flirté avec elle en cet été 1912. Elle aurait pu, car dès 1937, dans la biographie de Kafka par Brod, ce dernier avait cité le passage de son roman *Royaume enchanté de l'amour* qui faisait explicitement référence à la « jolie fille du gardien de la maison de Goethe ».

Il existe un dessin de Kafka qui représente la maison de Goethe le 1^{er} juillet : une maison un peu tremblante, dessinée au crayon, pas complètement finie – l'éditeur des dessins de Kafka, Pavel Schmidt, jugeant le tracé « inexperimenté et crispé », et mentionnant Margarethe, envisage que Kafka « ait laissé la jeune fille participer avec lui à ce dessin ». Cela semble peu probable : vu le récit que Kafka fait, jour après jour, de chaque moment qu'il arrive à partager avec Grete, peut-on imaginer qu'il n'aurait pas noté cet heureux rapprochement de leurs deux corps, cette union de leurs deux créativités ?

En revanche, il est notable que le dessin de la maison n'a rien d'exceptionnel. Certains petits croquis de Kafka sont très beaux, très forts – notamment toute une série de personnages à l'encre de Chine (à une table, derrière un tableau noir, faisant de l'escrime, etc.), publiés dès 1937 par Max Brod et qui serviront de couvertures à l'édition allemande des fictions de Kafka dans les années 1950 – ; mais il faut tout de même admettre que nous ne sommes pas face à un génie du dessin, comme Brod l'a cru pendant toute sa vie. Pas besoin de faire de Kafka un *génie total*. Génie de la littérature suffira à nous contenter.

L'exagération manifeste du culte voué au dessinateur Kafka se voit d'ailleurs dans l'édition complète de ses dessins, où le moindre petit croquis trouvé au détour d'un manuscrit est numéroté puis analysé comme une pièce d'un grand ensemble : si Kafka n'était pas l'écrivain qu'il est, regarderait-on avec tant de vénération ces petits schémas, esquisses ou caricatures tout à fait banals ?

Par ailleurs, Pavel Schmidt corrige avec raison Reiner Stach qui voyait dans la maison de Goethe dessinée par Kafka, à cause de la mauvaise qualité de la reproduction, une « cabane en feu » alors que l'original « laisse clairement apparaître dans le tracé des branches et des feuillages » (et non des flammes). L'erreur de Reiner Stach est d'autant plus étonnante que dans un livre paru avant même la sortie du sien en allemand, et consacré aux dessins de Kafka, Jacqueline Sudaka-Bénazéraf en publiait une reproduction

de meilleure qualité et écrivait : « [la maison] semble à la fois déserte et illuminée par une lumière étrange, venue de l'intérieur, habitée par une vie mystérieuse, faite d'absence et de présence ». On peut s'étonner que dans la traduction française du livre de Stach, parue vingt et un ans après l'édition d'origine, personne n'ait pensé à rectifier cette erreur sur la cabane en feu.

De cette rencontre amoureuse à Weimar, il nous reste, par un heureux effet d'emboîtement, une lettre de Margarethe à Kafka – rare occasion de lire une lettre « retour », à la différence des autres correspondances amoureuses de Kafka, où nous n'avons que les lettres « aller », les siennes. Une semaine après qu'il a quitté Weimar, et alors qu'il est maintenant seul au sanatorium Jungborn, Kafka reçoit une lettre de Margarethe. Il s'empresse alors de la recopier (allant jusqu'à imiter sa signature) en écrivant à Max Brod le 13 juillet. C'est pour cette raison que nous pouvons encore aujourd'hui lire la lettre de Margarethe – et non parce que Kafka l'aurait conservée :

Tu prenais Mlle Kirchner pour une idiote. Mais voilà qu'elle m'écrit deux cartes provenant, à tout le moins, d'un ciel inférieur de la langue allemande. Je les recopie mot pour mot :

LES SEMAINES D'AVANT

Cher Monsieur Kafka !

Je me permets de vous adresser tous mes remerciements pour les cartes que vous m'avez aimablement adressées avec votre bon souvenir. Je me suis beaucoup amusée au bal et ne suis rentrée à la maison avec mes parents qu'à 4 heures et demie du matin. Le dimanche à Tiefert a été très agréable aussi. Vous me demandez si recevoir des cartes de vous me fait plaisir ; je ne peux que vous répondre qu'avoir de vos nouvelles sera une grande joie pour mes parents et moi-même. J'aime tant m'asseoir au jardin près du pavillon et penser à vous. Comment vous portez-vous ? Bien, j'espère.

Salutations cordiales et amitiés de la part de moi-même et de mes parents.

Margarethe Kirchner

J'ai tout reproduit, même la signature. Alors ? Songe avant tout que ces lignes sont, de la première à la dernière, de la littérature. Car si je ne lui déplais pas, ce que je crois comprendre, je ne lui suis pas moins aussi indifférent qu'un pot. Mais alors pourquoi écrit-elle comme je le souhaite ? Si seulement il était vrai qu'on puisse attacher les filles par l'écriture !

Ah ! Si cela pouvait être vrai ! Et si – mais là il ne le dit pas (le pense-t-il ? sait-il qu'il le pense ?) – si seulement l'on pouvait *restreindre* la relation à l'écriture épistolaire...

Car, oui, ce bref échange de lettres avec Margarethe est l'ultime répétition de la séquence qui va s'ouvrir à peine quelques semaines plus tard avec Felice.

Je dis « ultime » parce qu'en 1907, alors qu'il avait 24 ans, la correspondance amoureuse qu'a entretenue Kafka avec Hedwig Weiler annonçait pour une part celle qu'il allait vivre cinq ans plus tard (et pendant cinq ans) avec Felice Bauer : même désir de tout savoir, de tout contrôler à distance, même difficulté à se confronter à la réalité de l'autre – simplement, la quantité de lettres n'est pas la même, d'une douzaine à cinq cent trente-deux...

Il y a, évidemment, des différences dans les correspondances avec Hedwig Weiler puis Felice Bauer. Ainsi Kafka, en 1907, se plaignait-il auprès de Hedwig qu'ils ne soient pas dans la même ville – sans qu'on puisse savoir ce qui se serait passé si cela avait été le cas – ; ce sera tout le contraire avec Felice.

Il faut rappeler que Kafka porte sur les femmes dont il tombe amoureux des jugements esthétiques variés. Il est très sévère avec Hedwig Weiler (« très laide », « petite et grosse », « ses joues sont intégralement et infiniment rouges, ses incisives supérieures sont grandes et ne permettent pas à sa bouche de se fermer, ni à sa mâchoire inférieure d'être petite ; elle est très myope ») ou Felice Bauer (« visage osseux, vide, qui portait ouvertement

son vide »), mesuré avec Mme Tschissik, la comédienne, (« Mme Tschissik était belle hier », « la beauté, normale à vrai dire, de ses petites mains, de ses doigts légers, de ses avant-bras arrondis, si parfaits en soi », « la peau qui présente de petites imperfections à la commissure droite des lèvres »), mais, concernant Margarethe Kirchner, il est très positif : « sur les trois [photographies], on la voit dans différentes poses [...] et elle est belle ! ». Il n'est pas impossible qu'il soit moins critique envers les femmes qui lui semblent « inaccessibles » (femme mariée ou jeune fille indifférente) qu'envers celles avec lesquelles il va pouvoir nouer de véritables relations.

À propos du nombre de lettres à Felice : toutes les biographies évoquent « plus de cinq cents lettres » à Felice, sans jamais en donner le nombre exact. J'ai donc compté, à partir de l'édition définitive en allemand, le nombre de lettres, cartes postales ou télégrammes adressés par Kafka à Felice Bauer : j'en ai trouvé cinq cent trente et un. Or, comme le signale l'édition française en Pléiade, il manque dans cette édition allemande la mention d'une lettre perdue envoyée à l'été 1917. D'où mon total de cinq cent trente-deux.

Si Margarethe avait réagi autrement à la cour que lui a faite Kafka, si cette très jeune femme était tombée amoureuse de lui... tout aurait été différent. Et quand je dis « tout », c'est vraiment tout : vertige d'imaginer qu'on lirait

aujourd'hui les *Lettres à Margarethe*, que le bouillonnement créatif de Kafka ne se serait pas déclenché le 22 septembre avec *Le Verdict*, mais peut-être à une autre date avec un autre texte – ou alors pas du tout ? Ou plus fort encore ? Combien d'uchronies pourrions-nous écrire comme cela – tous les chemins possibles que pourraient prendre les vies ; cela vaut pour les nôtres aussi : à la fin il n'en reste qu'un seul. Et c'est celui qu'on (se) raconte.

Le séjour des deux amis à Weimar s'achève le dimanche 7 juillet : Brod retourne à Prague, et Kafka va poursuivre ses vacances au sanatorium Jungborn (dans le village de Stapelburg, région du Harz, à 150 kilomètres au nord-ouest de Weimar).

Dans *Le Royaume enchanté de l'amour* (où il apparaît sous le nom de Christof Nowy), Max Brod met en scène la séparation des deux amis, soulignant l'émotion qui les rapproche à ce moment-là : « Ils effectuent ensemble un court trajet en train. À la gare ils se séparent. Christof prend brusquement son ami dans ses bras et l'embrasse – pour la première et dernière fois de sa vie. » Reiner Stach, dans sa biographie, écrit : « Au moment de l'au revoir, Brod l'embrassa doucement sur la joue. C'était la première fois. Et cela n'arriverait plus jamais. » Encore aurait-il fallu préciser que cette information provenait du

roman à clé de Max Brod... Certes, Brod a repris dans sa biographie de 1937 l'extrait de son roman sur ce moment de l'embrassade à la gare, lui donnant de ce fait une certaine tonalité biographique. Que Reiner Stach s'autorise à raconter le réel à partir du roman de Brod est tout à fait concevable (il m'arrive de le faire aussi), mais la moindre des choses est de le signaler au lecteur – et aussi d'expliquer pour quelle raison le « brusquement » s'est transformé en « doucement »...

Durant les jours suivant leur séparation, les deux amis vont rester en contact proche. Kafka non seulement écrit souvent à Brod (quelques heures après l'avoir laissé à la gare, déjà une première carte), mais rédige pour lui un journal de voyage (qu'il lui envoie au fur et à mesure de son séjour). Voilà qui pourrait expliquer (sachant les obsessions de Brod pour la gent féminine) le nombre de recensions sur ce thème dans les notes de Kafka tout au long de juillet – le regard désirant, voire concupiscent, de Kafka sur les femmes est régulièrement présent dans son Journal et dans ses lettres ; mais il faut bien dire que, durant cet été 1912, il est à son apogée :

La blonde aux cheveux courts ébouriffés. Souple et maigre comme une lanière de cuir. Jupe, corsage et chemise, rien d'autre. Cette démarche ! [12 juillet]

Les 3 femmes [...]. Celle du milieu brune et belle.
[16 juillet]

Mlle Pollinger [...]. D'un blond presque blanc, 22 ans. Semble en avoir 17 [...] fiancée et coquette. [...] Mme von Wasman [...]. Sur ses vêtements habituels, une petite veste grise, un petit chapeau gris à voilette. Ainsi encadré, son visage hâlé devient très tendre. [21 juillet]

Mlle Gerloff. Institutrice. Un visage frais et jeune qui fait penser à une chouette, une expression vive, attentive. Le corps est plus relâché. [22 juillet]

Il faut néanmoins faire attention à ce type de montage qui, par l'effet d'accumulation construit par le monteur et non par l'auteur lui-même (qui a de multiples autres centres d'intérêt), donne le sentiment d'une vision univoque, laquelle est évidemment plus complexe. Ainsi par exemple, le 15 juillet, donc entre la blonde aux cheveux courts et la belle brune, Kafka évoque un pensionnaire du sanatorium naturiste :

Tout près, un vieux monsieur est couché dans l'herbe, nu, un parapluie déployé au-dessus de sa tête, le derrière tourné vers moi, il pète plusieurs fois bruyamment en direction de ma cabane.

La fin de la phrase a d'ailleurs été supprimée par Max Brod dans la première édition du journal de voyage, toujours dans son désir de purification de l'image de son ami...

À propos de cet effet de montage : parmi tous les livres sur Kafka, celui de Saul Friedländer, *Franz Kafka. Poète de la honte*, quoique intéressant parce qu'il propose de nouvelles grilles de lecture, est sans doute celui qui utilise le plus ce genre de procédé, en aboutissant à des constructions très largement artificielles. Ainsi sur ce qui est qualifié de « pulsions homosexuelles » : mettre à la suite les passages où Kafka décrit physiquement des hommes (parfois positivement, parfois négativement) ne peut pas suffire à tirer des conclusions définitives (et ce, d'autant moins que le bout à bout de portraits de femmes occupe un espace largement plus important).

Cela devient carrément problématique quand il est question de sadomasochisme. La notion de torture revient en effet très souvent dans les lettres et le Journal de Kafka, sans pour autant être liée à la notion de plaisir – or, lorsque Friedländer cite l'entrée du Journal du 21 juillet 1913 où Kafka s'imagine « traîné à l'intérieur par une corde passée au cou », il écrit : « Kafka éprouve une jouissance évidente aux scènes de supplices les plus sophistiquées » – où voit-il du plaisir ? On pourrait presque se demander si cela n'en dit pas plus long sur le commentateur que sur le commenté

(d'autant plus que ce moment correspond, dans la vie de Kafka, à sa demande en mariage à Felice, ce qui rend l'image particulièrement explicite)...

Le procédé confine à la mauvaise foi dans le commentaire d'une lettre où Kafka envoie un dessin à Milena avec un système de torture qu'il prend le temps de lui décrire. « Kafka livre à Milena un échantillon de la richesse de son imagination en matière de supplice », écrit Friedländer... Or, oui, évidemment, l'œuvre de Kafka est travaillée par la question du châtement : qu'il invente une énième machine à torturer (après celle de *La Colonie pénitentiaire*) n'a rien d'étonnant. Est-ce que cela fait de lui un sadomasochiste ou simplement un écrivain écrasé par la question du châtement ?

Friedländer manque tout autant de rigueur lorsque, pour critiquer une mauvaise traduction en anglais qui, selon lui, cacherait le véritable sens d'une phrase du Journal de Kafka, il en vient à écrire : « L'original allemand est bien moins retors. [...] Mais c'est la traduction française de Marthe Robert qui restitue le sens de la phrase avec le moins d'ambiguïté. » Considérer qu'une traduction est plus convaincante (comprendre : pour sa thèse) que le texte d'origine, c'est assez particulier... └───┘

Dans les lettres qu'il envoie de Jungborn, Kafka échange souvent avec Max Brod sur le thème de l'écriture. Ainsi,

le 10 juillet, à propos de l'éditeur Ernest Rowohlt, qu'ils viennent de rencontrer, et de Juncker, le premier éditeur de Brod :

Le brave, l'intelligent, le consciencieux Rowohlt ! Allons, Max, émigre, quitte Juncker en emportant tout, ou tout ce que tu peux.

Comme souvent, Kafka est tout à fait à l'aise pour conseiller son ami dans ses stratégies littéraires – précisément à l'inverse de ce qu'il parvient à faire pour lui-même. Et il se trouve que, parmi les projets de Brod, il y a l'idée de lancer une revue annuelle (aussi appelée almanach, *Jahrbuch*, format habituel de l'époque) : le transfert de Brod chez Rowohlt implique que ce dernier accepte également ce projet de revue. La question est importante pour Kafka, qui demande le 10 juillet :

Tu ne parles pas de la revue.

Il y revient trois jours plus tard :

Il n'est pas question de la revue dans ta carte.

Brod lui répond probablement que la revue va bien se faire, et évoque une idée pour le titre ; Kafka rétorque, le 17 juillet :

Je ne l'appellerais pas *Arkadia*, il n'y a actuellement que des bistrotts qui portent ce nom. Mais il n'est pas exclu qu'une fois choisi, ce nom finisse par s'imposer.

Mais quel autre titre, alors ? Kafka, le 22 juillet :

L'organisation n'est pas mon fort, ce qui explique que je ne sois même pas capable de trouver un titre pour la revue. N'oublie cependant pas que des titres, sans intérêt voire mauvais lors de leur invention, finissent par avoir bonne allure sous l'influence, probablement imprévisible, de la réalité.

La revue s'appellera bel et bien *Arkadia*, et finira par sortir au printemps 1913, avec, au sommaire, un texte de Franz Kafka intitulé... *Le Verdict*. À ce moment-là, au cœur de l'été 1912, il est évident que Brod a d'ores et déjà demandé à son ami d'y participer. Impossible de savoir ce que Kafka a alors décidé (reprendre un ancien texte ? attendre d'en écrire un nouveau ?). Mais, aussitôt après avoir terminé *Le Verdict*, le 23 septembre, il notera avec satisfaction que son histoire est destinée à la revue de Brod (« joie d'avoir quelque chose de beau pour l'*Arkadia* de Max »).

Kafka utilise souvent la graphie *Arcadia*, avec un *c* latin : c'est le cas dans ces lettres de l'été 1912, mais aussi plus